La Page des Cultivateurs

"LE FONDEMENT DE L'AGRICULTURE EST LA CONNAISSANCE DES TERROIRS QUE NOUS VOULONS CULTIVER — OLIVIER DE SERRES"

RENSEIGNEMENTS AGRICOLES

Il y a cinq fabriques de ciment de Portland en Argentine.

Il s'est vendu au total au Canada pendant le mois d'août 2,666,249 livres de boeuf marqué.

La farine de blé a été pendant bien des années, le principal produit d'exportation du Canada au Brésil, mais sa place est maintenant prise par les machines à coudre canadiennes.

La Station fédérale de pépinière à Sutherland a fourni l'année dernière au Gouvernement de la Saskatchewan 100,000 plants de semis de caragans.

Le Nord de l'Irlande fournit un débouché pour tout le surplus de graine de lin à filasse produite par le Service fédéral de la production de filasse industrielle.

Au cours de l'année finissant le 31 mars 1933, le Service fédéral de la chimie a reçu 6,444 échantillons pour analyse contre 5 170 l'année précédente.

On a reçu de Valetta, dans l'Ile de Malte, une offre d'achat de pommes, et de Bristol, Angleterre une demande de renseignements sur les manches en frêne de fourches à foin et de fourches à fumier.

Entre le 23 avril et le 12 mai l'année dernière le Service de la Station fédérale de pépinière, à Sutherland, Saskatchewan, a distribué gratuitement aux cultivateurs 2,427,050 arbres.

Des essais exécutés par le Service fédéral de bactériologie agricole ont démontré que l'on peut empêcher le miel de se gâter en y ajoutant du benzoate de soude à raison de 0.025. Cette quantité qui n'est que de un quart de la quantité permise dans les denrées alimentaires, n'exerce aucun effet sur le goût ou les autres caractère de ce produit.

L'Ecosse est le pays le plus proche de l'Islande; elle en est à 500 milles. La Norvège est à 600 milles de l'Islande et le Danemark à 700 milles. Il semble donc que la route logique pour les marchandises qui se rendent en Isande serait par voie de l'Ecosse.

Le Canada qui venait autrefois quinzième parmi les pays qui ravitaillaient la Grèce, s'est classé dixième au cours des premiers six mois de cette année. Il est passé de la troisième à la deuxième place pour le blé; c'est l'Argentine qui fournit encore le plus de blé à la Grèce.

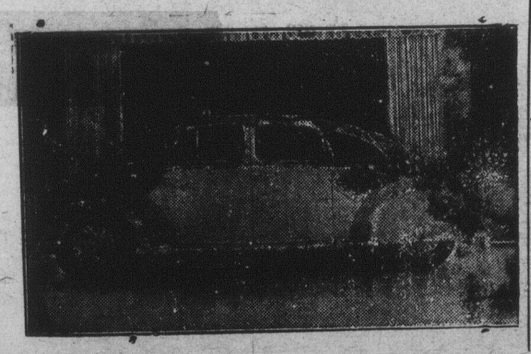
Un nouvel emballage pour les pommes consistant en un carton plissé contenant une douzaine de pommes a été imaginé par la Section expérimentale fédérale de Fredericton, N.B. Le dessus est recouvert de cellophane et toutes les pommes sont exposés à la vu.

On a vu pour la prmière fois au Canada les exportations de tabac dépasser les importations pendant le dernier exercice financier, 1932-33. Les exportations de tabac se sont chiffrées par 11,195,415 livres et les importations par 10,231,643. La production de tabac en feuilles est également la plus forte que l'on ait jamais vue.

Un résumé d'une expérience conduite en ces douze dernières années à la Station expérimentale fédérale de Kentville, N.E., indique clairement l'utilité qu'il y a d'employer, pour la fertilisation des pommiers, un engrais complet contenant des proportions modérément élevées de potasse.

L'automobile de l'avenir

L'illustration ci-dessous représente l'idée que l'Institut de Recherches en Aérodynamique se fait de l'automobile futur. Il ne représente pas un modèle de production par quelque manufacturer, mais il a quand même donné lieu à des commentaires extraordinaires à l'Exposition de Progrès de Détroit, cette semaine.



Le véritable dessin de lignes fuyantes "en forme de larme" qui élimine pratiquement la résistance du vent donnant plus de milles au gallon de gasoline et un réel confort de roulement sur le siège avant comme sur le siège arrière.

Comment l'ingénieur en aérodynamique se représente l'auto de l'avenir. Amplement de place pour trois personnes sur le siège avant, grâce au "profilage" de l'auto, qui élimine toutes obstructions latérales, telles que les lumières, les retraits de fenêtres, etc.

Obstacles à la colonisation et moyens de la favoriser

La colonisation est à la base de notre édifice national — L'on se détourne de la terre parce que l'on rêve une vie facile — Ce mépris pour "l'habitant" — Un programme scolaire qui ne favorise pas l'agriculture — Le marchand de bois ne cesse d'entraver la marche de la colonisation — L'aide matérielle que l'on doit donner au colon — Nos gouvernants ne font rien ou pratiquement rien pour la colonisation — Infusons dans l'âme de nos jeunes le respect et l'amour de la terre — Nécessité d'une campagne de propagande — L'importance de constituer des réserves de colonisation — Le nouveau colon a besoin de capital.

CONFERENCE DU PROFESSEUR AMEDEE BLANCHARD, B.A., D'EDMUNDSTON

Nous ajoutons à la série de conférences sur la colonisation qui ont déjà paru dans notre journal et qui furent données lors du dernier congrès de l'A. C. J. C. tenu à Edmundston, celle du professeur Amédé Blanchard, B. A. C'est un travail fort soigné que tous ceux qui s'occupent tant soit peu d'agriculture, liront, nous n'en doutons pas, avec beaucoup d'intérêt.

M. le Président,
Excellence,
M. l'Aumônier Régional,
Messieurs les Aumôniers,
Messieurs les délégués,
Camarades Acéjistes,

Notre passé est une leçon pour l'avenir. C'est en s'inspirant des principes qui ont présidé à leur origine que les peuples comme les institutions se développent et au besoin même se régénèrent. Notre peuple est essentiellement un peuple agricole. Toute son histoire proclame ses destinées agricoles et c'est vers l'agriculture qu'il doit aujourd'hui se porter s'il veut conserver son caractère distinctif.

Il y a plus. Chez-nous la question nationale est intimement liée à la question religieuse. Venus en Amérique pour évangéliser et coloniser, du premier arbre abattu, nos pères font une croix; près de leur cabane de bois rond ils élèvent la modeste chapelle qui va servir en même temps d'école. Et c'est sous le souffle de ce double amour, l'amour de Dieu et l'amour de la terre que l'âme du petit Acadien, fils de colon, se façonne et que déjà aux premiers jours de la colonie s'élaborent les destinées du peuple Acadien tout entier.

Ainsi ont commencé, se sont formées et développées ces belles paroisses de la vieille Acadie qui aux jours sombres de la dispersion furent livrées au feu et à la ruine ou à la convoitise des colons anglais; et c'est ainsi, après le retour glorieux de l'exil, que surgirent de nouveau au fond des forêts ces paroisses nombreuses qui sont aujourd'hui les témoignages éloquents de notre survivance et les gages indéniables de notre force. C'est à ce tempérament de peuple colonisateur que nous sommes redevables de la force d'expansion qui nous distingue. Et c'est en multipliant les paroisses au coeur de la forêt qui cédera sous notre poussée, que nous conserverons notre entité ethnique et que nous nous maintiendrons en mesure d'accomplir la tâche qui nous a été visiblement assignée dans le Nouveau Monde.

La colonisation est donc à la base de notre édifice national. L'importance de cette vérité ne devait pas tarder à s'imposer à L.A.C.F.C. implantée en Acadie depuis à peine un an, et cette Association toujours alerte à l'étude de nos questions nationales, s'empresse de consacrer à la colonisation son deuxième congrès régional. Nous devons l'en féliciter et formuler des voeux que le mot d'ordre lancé aujourdhui trouve un écho dans l'Acadie toute entière.

Malgré nos voeux et l'importance de la question qui nous occupe, nous ne pouvons nous soustraire à la réalité toute entière; il ne faut pas un effort bien pénible pour écrire dans les journaux, pour crier dans un discours à l'emporte-pièce que l'on devrait pousser la colonisation; mais prendre une hache sur l'épaule, s'enfoncer dans la forêt vierge, s'attaquer aux arbres séculaires, se tailler un domaine loin des commodités de la ville ou même du village natal, et où pendant longtemps on ne goûtera que privations et misères, c'est là l'oeuvre d'un héros devant laquelle souvent, fléchissent les meilleures volontés, les courages les mieux trempés. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de ces héros chez nous? Manquaient-ils de virilité, les descendants de ces braves qui plantèrent la première croix, et qui semèrent les premiers grains sur le sol d'Amérique? Auraient-ils déchu les fils de ces héros qui firent deux fois même le défrichement d'un nouveau domaine pour échapper aux poursuites des spoliateurs? Je sais que certains esprits voulant sembler s'intéresser à nos problèmes économiques et nationaux affirment que nos jeunes gens sont paresseux, ont trop peur des sacrifices pour se faire colons. Il fait beau parler ainsi dans le confort d'un fauteuil de club, ou dans la somptuosité des édifices parlementaires. Pour ma part, je crois qu'il y a chez nous autant de virilité et de courage qu'ailleurs, et que notre peuple est encore capable de grands sacrifices. Mais autre temps, autre moeurs. Les circonstances qui ont pu susciter par le passé les sublimes manifestations d'héroïsme dont ont fait preuve les premiers défricheurs ne sont plus les mêmes. Pas plus que nul autre peuple avons-nous pu échapper à l'amollissement général qui a résulté de l'industrialisme prêchant partout le comfort, le progrès. Il y a 150 ans, que dis-je, il y a 50 ans, nos pères n'auraient pas hésité à remonter en canot la rivière St-Jean parcourant ainsi des centaines de milles pour se rendre au milieu de leurs frères et de leur proches. Aujourd'hui l'on ne saurait penser à pareil exploit et c'est en luxueuses limousines que vous avez parcouru les routes qui vous ont conduit à ce congrès. Rien d'étonnant donc qu'en cette course vers le comfort et cette aisance qu'on se plaît à appeler le progrès, l'amour de la terre ait diminué un peu dans le coeur de nos gens: le labeur pénible du défrichtur, épouvante notre jeunesse, on craint l'effort, on rêve une vie facile, et pour la trouver on court vers les villes, on s'expatrie.

Combien d'autres influences ne sont-elles pas venues s'ajouter aux attraits néfastes de l'industrialisme pour arracher des mains de nos gens la hache du défricheur et le détourner de la terre. Que dire par exemple des préjugés soulevés un peu partout, au centre de nos populations rurales mêmes, contre le métier pour tant si noble d'agriculteur? Il n'est pas rare de voir les citadins regarder d'un oeil hautain pour ne pas dire méprisable celui qu'ils appellent *un habitant*. Ce mépris l'habitant pourtant l'a ressenti; d'ailleurs, l'envie qu'on a soulevé en lui par l'éclat du comfort et du luxe très souvent factice des villes, n'a pas manqué de lui faire haïr pour ne pas dire maudire parfois son humble métier d'agriculteur. Dupe des apparances, il a rêvé un métier plus lucratif et moins pénible pour ses enfants devant qui il déverse sa bile. Que de fois n'avons-nous pas entendu des fermiers dire: J'espère que mes enfants seront plus fins que je l'ai été. C'est ainsi qu'au foyer même, l'enfant a reçu une éducation néfaste qui l'a fait grandir avec la pensée de quitter au plus tôt la ferme et d'aller chercher fortune en ville. Que de bras vigoureux ainsi atrophiés la terre n'a-t-elle pas perdu!! Et cette mentalité fausse, ni l'école ni le collège n'ont rien fait pour la redresser. En effet, le programme scolaire, pour ce qui est des écoles rurales surtout, n'est pas conforme à la nature de l'enfant des champs; rien de ce qu'il comporte à la nature de l'enfant des champs est propre à lui inspirer un amour sincère de la terre qui fera de lui plus tard un courageux défricheur et un cultivateur éclairé. Ceux d'entre nous qui sont passés par le collège ont pu se rendre compte de ce que les quatre-cinquième des élèves qui font leurs études classiques sont fils de cultivateurs. Mais fut-il jamais question pour eux d'autres professions que celles de prêtres, médecins, avocats? C'est pourquoi, au sortir du collège on croirait se ravaler en embrassant la carrière d'agriculteur. Et c'est ainsi que notre jeunesse grandit dans une atmosphère ou par tout soufflent des préjugés ou de l'indifférence envers l'agriculture et toute les choses qui ont rapport à la terre. Est-il donc étonnant que l'on ne recrute plus de colons au milieu de notre jeunesse. Il n'est certainement pas exagéré de dire que cette fausse éducation ou tout au moins le manque d'éducation a été chez nous un obstacle plus sérieux à la colonisation que l'amoindrissement de cette virilité ancestrale que l'on se prend souvent à regretter.

Mais il est dans l'ordre matériel des obstacles plus grands encore. Il s'est trouvé malgré tout, des hommes qui résolurent un jour de s'enfoncer dans la forêt pour se tailler un domaine et assurer le maintien de leur famille. Mais à peine entré dans la forêt, le nouveau colon rencontre trop souvent le marchand de bois qui, rendu avat lui, s'était réservé la plus grande et la meilleure part. Dans le but de grossir ses capitaux, le marchand de bois ne cesse d'entraver la marche de la colonisation: et il fait là, preuve de patriotisme anglais, n'en doutez pas, puisqu'il fait très bien qu'en retardant l'oeuvre de la colonisation, il paralyse à la fois le mouvement de notre nationalité dans notre pays. Aussi cherche-t-il par tous les moyens possibles à empêcher les colons de bonne foi de défricher des terres nouvelles il expédie rapports sur rapports au département des terres pour garder un territoire qu'il a peur de perdre. L'on a vu de ces précieux documents avec les épithètes bien en relief: "Impropre à la culture, terrains marécageux, rocheux", à l'endroit où l'on trouvait les terrains les plus propres à la culture. D'un autre côté, le gouvernement provincial qui perçoit chaque année de gros revenus de la coupe du bois se fait-il prier pour céder quelques lopins de terre à la saine colonisation: voilà pourquoi encore, dans les conflits qui arrivent hélas trop souvent entre colons et marchands de bois, fera-t-il pencher la balance du côté de ces derniers comme étant ceux qui soutiennent, entretiennent, et augmentent les revenus du trésor.

Si la difficulté de recruter des colons et d'obtenir de bons lots pour les établir sont des grands obstacles, il en est un autre plus sérieux encore: c'est le manque d'une organisation systématique tendant à aider efficacement les colons. La nécessité d'aider les colons est beaucoup plus impérieuse pour nous qu'il y a cinquante ans, parce que le nombre des hardis défricheurs quasi-légendaires, d'autrefois va toujours décroissant. Or autant il est beau de s'incliner devant l'héroïsme, autant il faut éviter de placer des hommes et spécialement toute une classe d'hommes, dans des positions critiques, d'où ils ne puissent sortir que par l'accomplissement d'exploits héroïques. Exiger de nos frères, les colons d'entreprendre le défrichement d'une terre et de le mener à bien sans aide extérieur aucun, c'est exiger d'eux un effort au-dessus des forces humaines ordinaires. Or, celui qui s'enfonce dans la forêt pour se tailler un domaine n'est pas pour vu du capital nécessaire pour faire face aux nécessités des premières années et bien moins pour satisfaire au désir du bien-être qui, en ce siècle, se généralise jusque dans nos forêts. La presque totalité de ceux qui désirent se faire colons manquent l'argent nécessaire pour se procurer l'outillage indispensable aux premiers travaux de défrichement: bien peu même sont en mesure de rencontrer le coût du logis pourtant modeste qui doit les abriter. Sans route pour les relier aux marchés où il pourra écouler les produits qu'il escompte et pour le rapprocher de ses frères, le colon craindra la misère et l'isolement. Cet aide nécesaire au colon doit venir surtout du gouvernement. Or qu'a-t-il fait jusqu'ici pour la colonisation? Rien ou pratiquement rien en comparaison de l'importance de l'oeuvre. Nous n'avons pas de ministère de colonisation, ni même dans le ministère des terres, de sections officiellement nommées pour s'occuper de colonisation. Certains faits tenteraient même à prouver qu'au lieu de promouvoir la colonisation notre gouvernement quelle que fut sa couleur, y a souvent apporter des entraves. Le manque de souffle et de vigueur de notre politique de colonisation n'est certainement pas le moindre des obstacles qui ont empêché chez nous l'éclosion de nombreuses paroisses où germeraient les épis d'or, source de la plus solide richesse d'un peuple.

Il resterait à citer bien d'autres obstacles qui échappent à mon inexpérience ou que le temps m'empêche d'inclure dans le cadre de ce travail. Je constate en plus que les quelques obstacles soumis à l'étude ont été très brièvement et qu'il seraient susceptibles de développements très instructifs, nécessaires même pour approfondir l'étude de la question. Je laisse cependant aux congressistes la tâche de cet examen plus minutieux car après tout, il faut espérer que notre congrès aura un lendemain et que tous les cercles de l'A.C.J.C. pousseront plus avant l'étude de la colonisation, car tout sérieux que soit le problème, il n'est pas sans solution, et après vous avoir mis en face d'obstacles très grands au développement de la colonisation, il me tarde de vous rassurer et de vous indiquer les moyens pour lesquels nous pourrons la faciliter.

Tout d'abord, connaître les obstacles qui entravent le développement de la colonisation c'est déjà le premier pas vers la solution du problème. L'étude entraînera une action éclairée qui ne pourra pas manquer d'être efficace. Nous commencerons par apporter aux défricheurs et à la classe agricole toute entière notre appui moral et l'assurance de notre estime. Il faut de toute nécessité réformer cette fausse mentalité qui fait que la carrière du colon est oubliée pour ne pas dire méprisée. Pour cela, il suffit de comprendre et de faire comprendre la grandeur de la vocation agricole. Une idée juste de cette vocation est ce qui, jusqu'aprésent, a le plus manqué à notre classe agricole et l'a empêchée de comprendre la belle place, le rang élevé qu'elle a droit d'occuper dans la société: c'est la classe sacerdotale et la classe agricole. Au point de vue religieux, le prêtre est le moteur de la machine sociale, comme au point de vue matériel, le cultivateur est le ressort nécessaire à la mise en mouvement de l'activité humaine. Aider au prêtre est le moteur de la machine sociale, comme au point de vue matériel, le cultivateur est le ressort nécessaire à la mise en mouvement de l'activité humaine. Aider au prêtre à maintenir dans la société le niveau de la religion et de la morale, fournir au prochain moyennant juste rétribution, les nécessités de la vie matérielle au point de vue alimentaire, puis subvenir aux exigences de sa propre existence et de celle de sa famille, voilà le programme de la classe agricole. On voit que dans ce programme il n'y a aucune place pour la honte ou le mépris. Voilà ce qu'il faut faire comprendre à nos agriculteurs et à notre jeunesse surtout. C'est un devoir pour tout homme soucieux de l'avenir du pays, pour tout éducateur de la jeunesse de combattre les préjugés qui existent contre l'agriculture et de bien établir dans l'esprit des enfants des campagnes, que le travail agricole est, pour ainsi dire, l'état normal de l'homme sur cette terre, celui auquel est appelée la masse du genre humain. Pour qu'un fils de cultivateur s'attache à la terre, pour que, surtout, il se fasse colon, il faut que dès sa petite enfance, son esprit soit orienté dans le sens de cette profession, qu'il apprécie d'abord la primauté de la carrière agricole sur les autres carrières, qu'il soit prémuni de bonne heure contre le préjugé, base de tout le matérialisme contemporain, que la jouissance des biens temporels est le but initial et final de l'existence humain. Dans les écoles il faut que l'enfant reçoive une éducation faite en vue du milieu dans lequel il doit vivre et que son instruction, corollaire obligé de sa bonne éducation, ne tende pas à le déclasser. On pourrait lui enseigner et lui démontrer par des exemples assez faciles à trouver que l'avenir est plus souriant pour lui dans les nouvelles contrées que dans les grandes villes et les gros villages. Dans les collèges on pourrait peut-être moins oublier qu'il serait très salutaire pour notre peuple d'enfoncer un peu dans la forêt la limite de l'horizon autour du jeune homme qui achève ses études. Dans cette grande campagne d'éducation à laquelle devraient aussi participer les journalistes et les publicistes, il ne faut pas ignorer le rôle de la femme dans la colonisation et le retour à la terre. Toutes les études, tous les appels, toutes les promesses des gouvernements, toutes les initiatives les plus généreuses, seront vaines si, partant à la conversion du futur colon, on ne rallie à ses projets sa campagne. Eclairer la femme, solliciter son appui, lui en montrer l'importance, lui en prouver le bénéfice à tous les points de vue — pour sa santé morale et physique, pour la santé de ses enfants, pour la santé de la race, pour la santé du pays, voilà, il me semble le premier devoir qui s'impose dans une campagne de colonisation et de retour à la terre.

Nous irons donc vers les colons nos frères, nous nous efforcerons de leur faire voir l'excellence de leur rôle et la noblesse de leur mission, et avec le bon poète Vermenouze nous leur dirons:

"Redressez donc vos reins et vos fronts accablés,
O mes frères, car, sauf la tâche de l'apôtre,
Nulle ici-bas n'est plus auguste que la vôtre,
O collaborateurs de Dieu, — semeurs de blé;
Et, soyez fiers, mais bons, sans haine et sans envie.
Dieu vous aime et Dieu vous bénit, ô paysans;
Et l'avenir c'est vous, puisque vos reins puissants
Ont conservé la source auguste de la vie".

Que surtout l'on parvienne à mettre dans l'esprit des jeunes le respect et l'amour de la profession agricole, qu'on leur fasse comprendre que l'agriculture, pour être parfaitement conduite, exige autant d'intelligence que de force physique et nous verrons que le problème sera simplifié de beaucoup. Il est au moins certain que nous aurons grandement faciliter le recrutement des colons ce qui est un deuxième moyen à prendre pour promouvoir la colonisation chez nous.

Il n'y a aucun doute qu'une campagne de propagande bien conduite soulèverait une armée de colons car le patriotisme et le bons sens sont encore bien vivaces chez nous malgré les apparences de l'indifférence. Cependant il ne faudrait pas accepter à l'aveugle tous ceux qui se déclareraient prêts à s'enfoncer dans la forêt. L'expérience a démontré qu'un mauvais colon peut faire un mal immense à la cause, par le découragement qu'il sème autour de lui plus que par le retard qu'il cause dans le développement général. Le colon bûcheron, celui qui occupe un lot simplement pour s'emparer du bois qu'il y trouve, exploite son domaine sans pensée du lendemain; n'ayant pas cet esprit de continuité de prévoyance qui est pour le colon défricheur *sine qua non* du progrès il partira aussitôt le bois épuisé, laissant derrière lui un lot ruiné que personne ne voudra plus. Règle générale, les gens de ville sont moins aptes à devenir de bons colons que ceux de la campagne; on le comprendra facilement puisque pour eux il n'y a eu aucune préparation antérieure. Moins endurcis au travail, moins versés en agriculture, ils seront moins persévérants, et par suite plus portés au découragement. Ils peuvent cependant devenir de bons colons, mais à condition qu'ils soient mêlés à leurs frères de la campagne dont l'exemple et les conseils seront à la fois pour eux une école de persévérance et de succès.

Mais qu'il vienne de la campagne ou qu'il vienne de la ville le colon a besoin qu'on l'aide non seulement moralement mais aussi matériellement, et je dirais, surtout matériellement. Cette aide matérielle appartient à l'Etat surtout de la fournir. C'est pour lui non seulement un devoir mais une politique sage et salutaire. L'agriculture étant la plus grande, pour ne pas dire la seule source de la richesse d'un peuple et étant d'ailleurs l'industrie qui, par le passé, a fait des peuples forts et qui continue à procurer aujourd'hui à tous ceux qui s'y adonnent, l'indépendance et le bonheur, la promouvoir en établissant de nombreux colons sur nos terres propres à la culture est pour l'Etat le meilleur placement qu'il puisse faire. L'on a dépensé des millions pour nos routes afin de les rendre plus confortables et plus attrayantes aux étrangers; mais si nos routes sont une oeuvre de progrès, la colonisation est une oeuvre de vie ou de mort.

Je laisse à d'autres le soin d'indiquer exactement quelle politique devrait suivre le gouvernement à cet égard. Que l'on me permette cependant quelques suggestions.

La forêt n'est pas prête à recevoir le colon, les régions de colonisation ne sont ni connues ni délimitées. Il faudrait donc faire connaître ces régions et constituer des réserves de colonisation séparées de réserves forestières. L'on devrait encore, pour aller jusqu'au bout et donner au colon l'avantage qui lui revient, faire sortir des réserves à bois les terrains propres à la culture. Je conçois que ce ne sera pas là toujours chose facile. N'y aurait-il pas moyen cependant de dédommager les marchands de bois en faisant des échanges de terrain. Le meilleur bois ne croît pas toujours sur les meilleurs terrains de culture, et après tout, s'il y avait litige, n'est-ce pas du côté du colon que l'on devrait faire pencher la balance? Que l'on fasse connaître nos régions de colonisation, qu'on les relie aux régions déjà habitées par de bonnes routes et on les verra envahies par les colons qui jusqu'ici se sont tenus à l'entrée de la forêt ne sachant de quel côté se diriger pour éviter le marchand de bois et échapper à l'isolement. Que l'Etat fasse plus. Le colon ne demande pas la charité, mais il a besoin qu'on lui fournisse le capital qui lui manque pour se loger pour se procurer les instruments qui sont indispensables à son travail et pour parer aux premières années en attendant que sa trouée soit assez étendue pour lui donner le rendement nécesaire. Peut-être objectera-t-on la pénurie du trésor, le coût élevé d'une telle entreprise les abus même. Serait-il cependant la même surveillance que l'on doit impossible de faire à la colonisation exercer ailleurs. Je dirais même, que si l'on doit supprimer le colon pour éviter les abus, laissons faire les abus et aidons le colon. Si par exemple un progarmme de colonisation sincère et éclaire avait soin de placer des colons sur de bons lots et de les grouper en une même région, le coût de l'entreprise serait de beaucoup diminué; l'on aurait moins de routes à ouvrir, l'organisation des écoles, des paroisses, des sociétés agricoles serait simplifiée et l'on réaliserait une grande économie sur toute la ligne.

Cet ébauche d'un programme de colonisation demande à être complété. C'est aux chefs de notre peuple, à tous ceux qui ne peuvent manquer de s'inquiéter de l'avenir que la désertion de nos campagnes et que le surpeuplage de nos villes nous préparent aux points de vue économique, national et religieux, qu'il appartient de prendre l'initiative dans cette campagne de colonisation et de retour à la terre. Il n'y a aucun doute que l'A.C.J.C. y apportera une collaboration persévérante et sans réserve. Le 12 mai 1919, à la suite d'un congrès de colonisation que tenait l'A.C.J.C. dans la province soeur, un prêtre acadien qui fut aussi un grand colonisateur s'écriait: "Hélas, quand pourrons-nous annoncer un congrès de colonisation en Acadie." Du fond de ses plaines de l'Ouest ou la Providence vient de l'appeler à titre d'évêque, il doit aujourd'hui sentir son coeur bondir de joie à la pensée que son voeu est enfin exauce. Je suis certain qu'il prie pour qué l'Association de la Jeunesse Catholique dont il fut le premier aumônier dans cette région, puisse, au moyen de ce congrès, donner un élan irrésistible à cette oeuvre de de colonisation qui lui fut toujours si chère. Nous aurons beaucoup à faire mais notre zèle sera égal, à la tâche et nous enterrerons la hache du colon que lorsque l'Acadie sera devenue un immense champ d'épis.

LA VACHE LAITIERE

CORPS ETRANGER DANS L'OESOPHAGE (gosier)

Cet accident est fréquent chez la vache qui reçoit souvent, comme nourriture, des aliments qui demandent une mastication plus complète que celle qu'elle fait souvent, (patates, navets, etc). Il s'ensuit que les aliments ne peuvent passer dans le gosier.

Dans ce cas, l'animal fait, en même temps, des efforts pour restituer et pour avaler. Il y a toux et jetage par la bouche, de matières écumeuses; il y a gonflement du ventre causé par les gaz qui s'y accumulent et, si on ne porte pas un secours immédiat à l'animal, il meurt par asphyxie.

Traitement — Lorsque l'on aura observé ces symptômes, palper le gosier pour trouver l'endroit où est arrêté le corps étranger, presser délicatement de manière à le faire remonter.

Pour cela, il faut baillonner l'animal ou se servir d'un Speculum, pour tenir la bouche ouverte de l'animal. Se servir d'un bout de bois ou manche à balai pour repousser le corps étranger dans l'oesophage est dangereux. Le meilleur instrument pour pratiquer cette opération est un (tube) bout de caoutchouc que l'on induit d'huile ou de graisse.

L'on peut aussi, sans danger, plonger la main aussi loin que possible dans le goser et s'efforcer de saisir le corps étranger et le retirer.

Si l'on n'est pas capable de retirer le corps étranger, s'efforcer de le repousser à l'intérieur, avec un instrument.

L'habitude qu'ont certaines personnes de broyer le corps étranger avec des pinces ou un maillet, est condamnable.

FRACTURE DES CORNES

Si la fracture est simplement partielle, l'on peut y remédier en éclissant la corne au moyen d'un jong.

Si la corne est complètement cassée, faites l'amputation et appliquez un pansement d'étoupe saturée d'alcool.

Il n'existe pas de maladie, que l'on peut appeler mal de cornes. Le changement de température des cornes n'est rien autre chose que les symptômes d'une autre maladie qu'il faut sans retard diagnostiquer.

POUX

Comme préventif contre ce parasite, le cultivateur devra chaque année badigeonner à la chaux, l'intérieur de ses bâtiments.

Entretenir les bâtiments et les animaux avec la plus grande propreté.

Traitement — Faire bouillir ¼ lb de tabac noir dans 2 gallons d'eau et bien imbiber l'animal avec une éponge, de la tête à la queue.

La recette suivante, suivie de la même manière ,donnera les mêmes résultats:

Benzine	1 partie
Huile d'olive	1 partie

L'huile de pétrole peut être appliquée avec un résultat satisfaisant.

COW-POX (Picote de la vache)

C'est de cette maladie qu'est tiré le vaccin dont on se sert comme antidote de la variole humaine.

Traitement — Le seul traitement que l'on peut indiquer est l'hygiène la plus sévère. On pourra aussi faire usage d'une décoction de feuilles de noyer.

On ne doit jamais traire la vache malade avec la main, mais bien avec une trayeuse, pour la bonne raison que l'on court le risque d'inoculer le reste du troupeau et de s'inoculer soi-même. L'instrument doit être soigneusement désinfecté chaque fois qu'il a servi à traire un animal malade.

Le Coin du Fermier

LA MUSCADE ET LE MACIS

La muscade et le macis sont les produits du même arbre. Certaines maisons hollandaises qui ignoraient ce fait dans les jours où les Hollandais avaient le monopole des Antilles britanniques, donnèrent l'ordre d'abattre les arbres à muscade pour les remplacer par ceux qui portaient du macis.

GROSSEURS DES POMMES

La grosseur minimum que doivent avoir les pommes des variétés Cooper Market, Cox Orange, Fameuse ou Snow, Golden Russet, Nonpareil Pommegrise, Ribston et Salome emballées dans des contenants fermés autres que la caisse à pommes régulière est de 1 7-8 de pouce de diamètre.

LES VACHES DE LA TERRE SAINTE

La Palestine, déjà renommée autrefois pour ses troupeaux de vaches et de moutons, voit ses types indigènes de bovins remplacés aujourd'hui par des animaux pédigrés d'où l'on obtient une production toujours croissante de lait, dit le bulletin fédéral de la Division de l'industrie laitière et de la réfrigération. Il y a dix ans, 600 vaches de bonne famille donnaient 2.727 livres de lait par tête. Aujourd'hui, il y a 6,000 vaches de race améliorée qui ont une production moyenne de 6,810 livres de lait par tête, tandis que la production totale de toutes sources, y compris les vaches indigènes, se monte à 27,240,000 livres. Quelques groupements, notamment Kiriat Anavim, ont obtenu une production moyenne de lait qui atteint jusqu'à 5,800 litres (13,166 livres) par vache.

LE FLUORURE DE SOUDE

Rappelons à tous ceux qui se servent de fluorure de soude pour détruire les insectes qui nuisent aux habitations que cet insecticide est un poison et qu'il faut avoir bien soin de le tenir loin des contenants de poudre à pâte et de solutions salines. Neuf cas d'empoisonnement par cet insecticide, dont deux se sont terminés par la mort, ont eu lieu dernièrement dans un hôpital de Dayton, Ohio.

LES TACHES DU SOLEIL, LES PLANETES ET LA TEMPERATURE

On cherche l'explication des anomalies de température non seulement dans les taches du soleil, mais aussi dans les conjonctions (c'est-à-dire, quand elles se trouvent au même degré de longitude) des planètes Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, conjonctions qui se produisent tous les 164 ans. Ces périodes sont souvent accompagnées de température anormale, de dérangements de climat, et de grandes famines, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de taches sur le soleil.

LE MILDIOU DES POMMES DE TERRE DE SEMENCE

On a réussi à faire disparaître presque entièrement le mildiou des pommes de terre de semence dans l'Ile Jersey, une des îles de la Manche, en plongeant les tubercules de semence à deux reprises, bientôt après l'arrachage, dans une solution de formaline à un pour cent ou dans un mélange de sulfate de cuivre et de soude caustique (4: 1 25:40), qui ne nuit pas à la faculté germinative de la semence. Dans l'Ile de Jersey, on arrache généralement les pommes de terre de semence tandis que les tiges sont encore vertes.

Après n'importe quel
EXERCICE,
REMETTEZ VOTRE CORPS À L'AISE
FRICTIONNEZ-VOUS AVEC LE
LINIMENT
TRIOMPHE DE LA DOULEUR
MINARD
Agents vendeurs Harold Boulé & Cie, Limitée, Montréal. 797